

Tourelles 2013-Triduum pascal

Jésus devant sa mort

Introduction

Le thème des conférences du triduum pascal est immense. Pour le traiter, la méthode choisie est celle qui s'attache au plus près des textes de l'évangile, en cherchant le « sens littéral ». Il y a plusieurs raisons à cette option.

1. La lecture des textes d'évangile est riche d'information. Pour notre sujet, elle est fort abondante – compte tenu de la précision des récits dont nous disposons. Cette riche documentation invite à éviter plusieurs défauts, le premier était celui de réduire la lecture des textes à un seul point de vue.

La mort de Jésus peut être étudiée de manière historique (comme les émissions de télévision sur *Arte*), ou dans la perspective morale en quête de la bonne attitude face à la mort, ou encore dans la perspective religieuse du passage à une autre vie, dans l'au-delà. Il y a davantage dans notre sujet ; en effet, Jésus vit quelque chose qui relève du mystère de sa relation à Dieu et donc qu'il y a là un mystère de révélation de l'être même de Dieu en son intime et corrélativement l'accomplissement du salut. Il faut considérer tous ces points de vue qui s'éclairent mutuellement.

2. La lecture des évangiles invite à voir l'insuffisance d'un propos sur la mort de Jésus qui serait isolé de sa vie. Les expressions qui prennent pour seul objet « la mort » sans lien avec la vie de Jésus font de la mort un « en soi ». La mort devient comme une entité et cela empêche de voir ce qui est réellement en jeu dans la référence à la mort de Jésus. La lecture des évangiles montre que la mort de Jésus est comme le fruit de sa vie. Ce sont les actes qu'il a posés, les paroles qu'il a prononcées et la portée « symbolique » des gestes posés (par exemple la purification du Temple) qui en sont la cause. Il faut aller plus avant et reconnaître que l'essentiel est dans la relation vécue avec celui qu'il appelle « Père ».

3. La référence à la mort a été utilisée en théologie dans le cadre de la théologie systématique, rationnelle et déductive, à partir d'énoncés abstraits comme rédemption ou sacrifice. Or ces termes complexes participent de visions du monde qui demandent à être clarifiées. C'est important pour le renouveau de la théologie de revenir à ses sources.

4. Les textes des évangiles sont au cœur de la liturgie – éminemment du triduum pascal. La lecture y est faite dans le cadre des célébrations qui font participer le fidèle au mystère de la vie de Jésus. La vie des fidèles s'unit à celle du Christ. Ils vivent leur mort – la mort des proches et leur propre mortalité – en communion avec Jésus. Ils participent à sa Pâque, son passage vers le Père. Pour que ce soit bien vécu, il importe que la réalité historique soit clarifiée – ne serait-ce que pour éviter les investissements affectifs déplacés et les interprétations indues des responsabilités humaines dans le drame de la Passion.

Le chemin se fera en trois étapes : d'abord le chemin de Jésus qui le conduit à la mort, ensuite le face à face de Jésus avec sa mort imminente, et enfin l'ultime moment de la mort à la lumière d'une dernière parole.

Note : nous utilisons l'ouvrage de Xavier LÉON-DUFOUR, *Face à la mort, Jésus et Paul*, Paris, Seuil, 1979.

Première étape

Le chemin de Jésus

Le but de la vie de Jésus n'est pas la mort, mais la vie. Il n'y a chez Jésus aucune complicité avec la mort et nulle attitude suicidaire. Jésus veut la vie, la sienne et celle de ses disciples. Ceci est mis en oeuvre dans son engagement contre tout ce qui mène à la mort. Il faut donc fonder notre étude sur cet engagement au service de la vie. D'autre part, le caractère singulier de chaque acte de Jésus contre la mort et ce qui y conduit se fait toujours dans un contexte particulier, une situation unique avec des gens réels. Il faut aussi situer Jésus dans sa tradition, puis dans le cadre de sa mission et enfin dans son acceptation de la mort.

1. Héritage biblique

Relevons que Jésus n'a pas tenu de propos philosophique sur la mort, à la manière des sages (des médecins qui réfléchissent en premier lieu) ou des philosophes. Ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait pas un substrat à sa manière d'agir contre la mort, puisque Jésus s'inscrit dans la culture de son peuple.

Or cet enracinement n'est pas simple, puisque le judaïsme n'est pas unanime sur les questions de l'au-delà de la mort. En son sein, les pharisiens croient en la résurrection à la fin des temps (avec plusieurs scénarios possibles), tandis que les sadducéens récusent toute perspective de résurrection. Cette divergence rejaillit sur la manière de concevoir la mort et surtout de la vivre. Jésus s'inscrit dans la tradition qui place la résurrection à l'horizon de la vie – ce qui n'est pas sans influence sur la manière dont il voit la mort. Il est clair que la foi en la résurrection a pour effet de valoriser la vie. La vie présente n'est pas qu'un petit moment dans l'existence, elle est le commencement de ce qui durera pour l'éternité. Il faut donc situer l'attitude de Jésus dans ce contexte.

1.1. Le refus de la mort

Le refus de la mort par Jésus apparaît clairement dans l'accomplissement de sa mission. En premier lieu les guérisons qui sont les signes de la venue du Règne de Dieu. Jésus combat la mort et ce qui y conduit, la maladie. En les éliminant Jésus fait advenir le Règne de Dieu est réelle – comme le montre la réponse de Jésus aux envoyés de Jean-Baptiste alors en prison.

Cette thématique est radicalisée dans les récits de résurrection (au sens large du terme puisque nous ne pouvons rien savoir de précis au plan médical). Trois récits de « résurrection » le manifestent : celle du fils de la veuve de Naïm (Lc 7, 11-17), celle de la fille de Jaïre (Mc 5, 23) et celle de son ami Lazare (Jn 11, 1-43). Il est utile de relever que ce que fait Jésus accomplit ce qui avait été fait par les prophètes Elie et Elisée (1 R 17, 17s ; 2 R 4, 18-37). Ce lien montre bien que l'action de Jésus est un refus du pouvoir de la mort et surtout que Dieu ne veut pas la mort, car il aime la vie. La venue du Règne de Dieu est liée à la force de la vie.

1.2. Profondeur de la mort

Pour Jésus la mort n'est pas seulement un fait biologique selon lequel l'usure de la vie est inéluctable et pour qui il est normal que les anciens laissent la place aux jeunes. Jésus ne prêche pas le consentement à ce fait « naturel ». La sagesse ne se réduit pas à vivre dans cette situation par un consentement intériorisé. Pour Jésus, la mort n'est pas que processus physiologique. Elle a fait une dimension tragique ; elle est injuste.

Dans la tradition biblique qui ne consent pas à la mort, il apparaît aussi que la mort a une dimension « spirituelle » ; elle est en lien avec la rupture de la relation avec Dieu, que l'on appelle « péché ».

Cette affirmation est nuancée par les propos de Jésus qui refuse l'équivalence stricte entre mort et péché. Il se montre sur ce point héritier de Job qui récuse la théologie de ses amis qui lient le péché avec la maladie et la mort et tracent une correspondance absolue : non seulement le péché est source de mort, mais toute mort fruit d'un péché. Jésus écarte cette équivalence à propos de l'aveugle-né en récusant ce qu'en disaient les disciples (Jn 9,1s) ; il le fait aussi pour ce qui concerne les victimes de malheurs du temps (massacre ou effondrement d'une tour – Lc 13,1-5).

Jésus ne se situe pas dans cette perspective qui justifie la mort. Il s'inscrit dans le prolongement de l'espérance messianique radicalisée par l'eschatologie.

1.3. L'ampleur du mal

Pour Jésus, la mort est un phénomène radical qui concerne toute l'humanité. Aussi, il voit donc dans le combat qu'il mène pour la vie et contre la mort, plus que l'action circonstanciée d'un thérapeute compétant et efficace, ou la réaction d'un homme de cœur scandalisé par le malheur injuste. Jésus se situe consciemment face à une puissance plus grande que l'humanité. Il combat contre des forces du mal dont la manifestation est exprimée avec les figures habituelles de son temps, celles du démoniaque et surtout en saint Jean par la référence au « Prince de ce monde ». Il y a dans la mort l'effet d'une puissance qui domine l'humanité. Le combat de Jésus contre la mort s'inscrit dans un horizon universel. La notion de salut est renouvelée par cette approche tout à la fois concrète et globale – celle du Règne de Dieu.

2. *L'action du Messie*

Pour comprendre l'ampleur du combat de Jésus contre la mort, il est bon de relever comment il s'inscrit dans la mission de Jésus. Pour cela il faut relever l'itinéraire de Jésus dans la compréhension de sa mission.

2.1. Un changement radical

L'action publique de Jésus s'inscrit dans le sillage de Jean-Baptiste. L'évangile de Jean montre que Jésus a participé à l'action de Jean-Baptiste (Jn 3,22-26 et 4,1), et partagé sa vision du salut. Celle-ci consistait à préparer le peuple élu à recevoir la visite de Dieu en se purifiant par le baptême reçu pour la rémission des péchés. Jean attendait le jour du jugement qu'il annonçait comme imminent.

Jésus se sépare de Jean-Baptiste quand il reçoit l'Esprit qui lui donne un autre statut. Non plus celui de prophète annonciateur de la fin des temps, mais de « fils de Dieu », puisque la voie venue du ciel lui dit : « Tu es mon fils ». L'expression « Fils de Dieu » désigne ici le

messie, fils de David. Jésus s'écarte de Jean-Baptiste dans la conscience que « le Règne de Dieu s'est approché », selon la première parole qu'il prononce selon saint Marc (Mc 1, 15). Mais cette séparation n'implique pas que le destin de Jean-Baptiste ait laissé Jésus indifférent. Au contraire !

Les récits évangéliques montrent que la mort de Jean-Baptiste a introduit une modification importante dans l'attitude de Jésus. Jésus sait que l'accomplissement de sa mission le confronte à la mort. Jésus se retire au désert à la mort de Jean (Mt 14, 13). Ce séjour au désert est chose importante. Jésus y choisit la manière de conduire son action. Il y a donc un tournant dans la vie de Jésus, à propos de Jean-Baptiste.

Même si les récits ne sont pas homogènes, ils s'accordent pour montrer qu'il y a eu un temps dans la vie de Jésus, pendant lequel il y eut une grande ferveur populaire et une adhésion des foules. Ce temps a été suivi par une période de conflit avec les autorités et aussi marquée par l'abandon de nombreux disciples, l'opposition et le rejet allant de plus en plus vers la violence. Ceci se voit dans la construction linéaire du récit unique qui part de Galilée pour aller à Jérusalem, tant chez Luc que chez Marc. Celui-ci marque la rupture en notant qu'il y a un commencement : « *Pour la première fois, Jésus leur enseigna qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup et qu'il soit rejeté...* » (Mc 8, 31). De même, dès sa mission en Galilée, Jésus est informé que le roi Hérode, meurtrier de Jean, veut le faire mourir (Lc 13, 31). Les évangiles synoptiques montrent bien que Jésus sait qu'il est menacé de mort violente et Jésus avertit ses disciples par les « annonces de la passion » – ce qui n'est pas admis par les disciples comme le montre la réaction de Pierre (Mt 16, 21-23). Comment Jésus a-t-il compris et vécu cette situation nouvelle ? Les évangiles nous donnent des informations précises, selon des perspectives différentes marquées par le souci de construire une progression vers l'accomplissement.

2.2. Un destin de prophète

Dans la présentation faite par les évangiles synoptiques, il est clair qu'après le tournant évoqué à l'instant, Jésus a annoncé sa passion en référence aux Écritures et tout particulièrement à la manière dont son peuple a traité les prophètes. Il reconnaît qu'un prophète est « *méprisé dans sa patrie, sa parenté, sa maison* » (Mc 6, 4 qui renvoie à Néhémie 9, 26-30). De même Jésus présente sa montée à Jérusalem en s'inscrivant dans la lignée des prophètes en disant : « *Il n'est pas possible qu'un prophète meure en dehors de Jérusalem* » (Lc 13, 34). Il fait aussi mention des prophètes persécutés (Lc 11, 47-51). Dans les derniers jours, selon Matthieu, il se situe dans un lignage plus vaste ; et il renvoie à toute la Bible, depuis Abel, jusqu'à Zacharie, le dernier prophète (Mt 23, 29-34). Ce propos se prolonge dans l'adresse : « *Jérusalem, toi qui tues les prophètes...* » (Mt 23, 37).

Si Jésus se réfère au destin des prophètes, il y a davantage : une dimension de plus dans la persécution dont il est l'objet. La parabole dite des vigneronniers homicides, qui précède la passion, montre la croissance de la haine ; les vigneronniers tuent les envoyés, qui ont de plus en plus d'importance et de dignité, jusqu'à l'envoi du fils lui-même. C'est manifestement à ce fils, donc à celui qui atteste un engagement plus important de la part du maître, que s'adresse la haine homicide (Mt 21,33-46). Jésus n'est pas traité seulement comme un envoyé au même rang que les autres prophètes, il est le « fils ».

L'emploi du terme « fils » apparaît aussi dans la tradition des textes de la Sagesse, à propos du Juste persécuté et martyr (Sa 2, 12-20). Le motif de la persécution est référé au fait que « le juste » se présente comme « fils de Dieu ». Il y a là plus que dans la seule tradition prophétique.

Ce point ouvre sur la dimension unique de la mort de Jésus et donne sens au déroulement de sa mort.

2.3. Pour l'honneur de Dieu le Père

Les récits évangéliques montrent donc clairement que c'est à raison de la mission qu'il accomplit que Jésus connaît la persécution. Son action contrarie les forces qui agissent dans la société et dans la culture ; sa présence provoque au plus intime des consciences. Plus encore ! Quand Jésus s'inscrit dans la tradition des justes et des prophètes persécutés, il fait référence à la volonté de Dieu. Ce point est essentiel. Jésus lit les Écritures comme un programme qui lui est donné par Dieu. Tel est l'enjeu des récits de l'épreuve de Jésus au désert : choisir de quel messianisme il sera l'instrument. Entre les figures contrastées données par les textes, Jésus doit choisir. Il choisit une voie qui ne prend pas les « moyens du monde ». Il écarte l'attachement des foules au messie par l'abondance des biens signifiés par le pain multiplié (cf. Jn 6, 15) ; il écarte tout ce qui est spectaculaire (les miracles ostentatoires dans le Temple à la demande des autorités) et surtout il écarte toute compromission avec les forces de corruption (Mt 4, 1-11). Jésus ne se contente pas de faire tel ou tel bien, il engage le grand combat contre les forces du mal.

C'est dans la logique de cette option que se développe une opposition de plus en plus radicale entre Jésus et les autorités de Jérusalem. La confrontation se porte sur les fondements du mal. Comment ne pas se demander pourquoi le bien qui est fait devient cause du mal, provocation à faire le mal (comme s'interroge longuement l'évangile de Jean) ? Jésus se tient donc au plus énigmatique de la racine du mal, à la source de la mort.

Cette situation montre que Jésus a conscience d'accomplir la mission que Dieu le Père lui demande à cette profondeur. Il s'attaque à la racine du mal et comme le combat se porte au point névralgique, la réaction est des plus violentes.

3. *Jésus accepte sa mort*

Jésus entre donc dans une perspective où non seulement la mort n'est pas exclue, mais où cette mort s'inscrit dans la logique de l'action entreprise. Ce n'est pas un accident ou le fruit d'une erreur tactique, c'est le fruit inévitable de la pertinence du point d'attaque, compte tenu de la nature du mal. Il le fait dans la vive conscience que c'est la volonté de son Père. Ce consentement s'inscrit dans une démarche qui demande à être bien précisée.

3.1. Une vie après la mort

L'interprétation des événements faite par Jésus s'inscrit dans un horizon d'espérance et de confiance, celle qui est exprimée par la foi en la résurrection. L'attitude de Jésus n'est pas séparée de son combat contre ceux qui nient la résurrection à la fin des temps.

L'action de Jésus est habitée par une espérance plus forte que la vie immédiate. L'amour qu'il met en œuvre est plus fort que la « loi de la mort » qui fait partie de la condition humaine à raison des exigences biologiques du devenir. Ainsi Jésus met-il en avant une dimension plus importante que le bien être corporel : ce qui concerne ce que les Grecs appellent l'âme. Il dit à ses disciples : « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ceux qui peuvent tuer l'âme* » (Mt 10, 28 et Luc 12, 4-5). C'est sur cette base anthropologique que Jésus accepte le combat ; il sait que Dieu est plus fort que la mort même.

Notons que cette conviction n'est pas limitée à ce qui adviendra plus tard, à la fin des temps. Il y a déjà présent une présence de l'éternité dans le temps. Cela apparaît dans le scénario de la fin des temps où Jésus dit que le bien fait était déjà vie éternelle (Mt 25, 31-46).

Le présent est habité par ce qui introduit dans l'éternité. Cette perspective n'est pas que morale ; elle est développée dans l'évangile de Jean qui parle de vie éternelle dès le présent.

On peut donc conclure que l'acceptation de sa mort par Jésus s'inscrit dans cette espérance. Jésus ne va pas à la mort par provocation, mais dans le sérieux d'un passage vers un accomplissement qui implique un dessein plus global que son « destin personnel ». Il ne sauve pas sa propre vie ; il accueille la mort comme une manière de réaliser sa mission messianique : conduire l'humanité à la vie éternelle qui passe la mort. On peut donc parler d'amour.

3.2. Donner sa vie pour ses amis

Le mouvement de Jésus vers sa mort – sa montée à Jérusalem – est justifié : c'est par amour pour les siens que Jésus s'engage. Cet engagement se manifeste clairement lors de la mort de Lazare (Jn 11). Jésus quitte son « refuge » pour monter à Jérusalem où sa mort a été décidée. Il le sait ; il s'expose à la mort, pour venir rendre la vie à son ami Lazare. La phrase « *il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* » (Jn 15,13), n'est pas un propos abstrait. Il la prononce lors du dernier repas, où il sait qu'il est entré dans le piège où ses ennemis l'attendaient.

3.3. Sauver ses amis

Il en va de même pour ce qui concerne l'arrestation de Jésus, selon saint Jean. Jésus va au-devant de ses adversaires. Ceci permet à ses disciples de s'enfuir et ainsi ils ne sont pas arrêtés avec lui. En se présentant, il a sauvé ses disciples.

Conclusion

On voit donc que la mort que Jésus accepte et assume n'est pas seulement le partage de la condition humaine naturellement mortelle. Elle est comme la signature de son engagement et de son souci d'accomplir la volonté du Père exprimée dans les Ecritures.

Dans le cours de la vie publique, il apparaît que Jésus est troublé par cette perspective. Ainsi dans l'évangile de Luc, lorsque Jésus prend la route de Jérusalem, Luc note « *Comme s'accomplissait le temps où il devait être enlevé, il prit résolument le chemin de Jérusalem* » traduit la Bible de Jérusalem. Littéralement on lit « *il durcit sa face* » (Lc 9, 51) cette expression est employée par les prophètes (Jer 21, 10, Ez 6, 2...). Elle dit bien que ce n'est pas facile ; il faut de la force. Mais cette attitude est un acte de courage et de force, parce que l'événement est loin. Il n'en va pas de même quand advient le moment de passer par la mort.

Deuxième étape

Le consentement à la mort

La mort fait partie de la vie. Tout être humain sait qu'il doit mourir. Il l'apprend de diverses manières. D'abord il apprend la mort de ses proches. Cette expérience est douloureuse, quand il s'agit de la mort de ceux qu'il aime, à raison de leur souffrance, de la séparation et du fait que leur départ est compris comme une injustice. Jésus a éprouvé cette amertume de la mort. Elle n'était pas un spectacle à contempler, mais à vivre dans la compassion. De manière éminente Jésus l'a vécue lors de la mort de Lazare. L'évangile précise que Jésus a été troublé et il a pleuré devant le tombeau de son ami (Jn 11, 33-35). Ceci vaut aussi pour des réalités humaines qui sont investies d'une grande dimension affective. Dans l'évangile de Luc, il est explicitement dit que Jésus pleure sur Jérusalem sitôt après l'entrée messianique dans la ville sainte : « *Quand il fut proche, à la vue de la ville, Jésus pleura sur elle* » (Lc 19, 41).

Il en va autrement quand il s'agit de sa propre mort. Une autre démarche mobilise des éléments psychologiques très profonds, au plus intime. Le consentement à sa propre mort mobilise d'autres énergies. Les récits évangéliques donnent des informations très importantes sur cette situation. Il est clair qu'il ne fut pas facile à Jésus de consentir à sa propre mort, certaine et imminente. Plusieurs textes nous en font part.

1. Le trouble de Jésus

1.1. Dans l'évangile de Jean

L'évangile de Jean montre le trouble de Jésus. Il a lieu après la résurrection de Lazare, après l'ultime réunion du Sanhédrin qui l'a condamné à mort et mis en route le processus d'arrestation. Jean place ce moment à la fin de la vie publique de Jésus. Ce fut donc devant des disciples qui ont pu attester la scène et ainsi permettre à cet événement de jouer un grand rôle au plan théologique.

Jésus déclare : « *Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père, sauve-moi de cette heure !* » (Jn 12, 27). A son habitude, Jean emploie un terme précis important dans son registre de vocabulaire : « l'heure ». Ce mot renvoie à une décision qui ne dépend pas de Jésus ; ce n'est pas le cours aveugle du temps, mais la décision de Dieu. Pour cette raison, Jésus s'adresse au Père et demande à être sauvé de cette heure. Le consentement qui suit a traversé la zone de détresse où s'exprime le refus de la mort et des conditions infamantes de sa réalisation.

À ce moment Jésus accepte de vivre sa mort. Le récit montre qu'était advenue une possibilité d'y échapper : la demande des Grecs. Jésus a refusé de quitter Jérusalem, en écartant la demande qui vient des « Grecs » (Jn 12,20) chez qui il aurait pu poursuivre sa mission, selon sa parole sa mort à Jérusalem. Jésus sait qu'il est exposé à l'arrestation et à la mise à mort.

La suite du récit de Jean donne une autre attestation d'un trouble de Jésus. Il a lieu avec les disciples, lors du dernier repas. Jésus sait que l'un des disciples va le livrer : « *Jésus fut troublé en son esprit et il attesta : en vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera* » (Jn 13, 21). Ce trouble marque le repas et donne une particulière gravité au propos

qui est tenu. Il s'agit là encore de l'attitude de Jésus constatant la trahison de l'un de ses proches. Il s'agit d'une détresse morale.

1.2. Le dernier repas

Il est éclairant de rapprocher le trouble de Jésus mentionné par Jean du récit du dernier repas par les synoptiques, malgré la différence de présentation de cet ultime repas. Dans les synoptiques, les évangiles rapportent les gestes et les paroles de Jésus qui se réfèrent au sens que Jésus donne de sa vie et de sa mort. L'interprétation est délicate. D'abord, elles sont marquées par la pratique liturgique ultérieure qui les reprend et qui leur donne une forme rituelle ; ensuite, la nature du repas reste controversée : s'agit-il d'un vrai repas pascal ? Pour notre réflexion, ce point peut rester au second plan, car les gestes accomplis jouent un rôle fondateur pour les chrétiens, selon l'expression « faire mémoire » par lequel les gestes liturgiques sont référés à la vie de Jésus.

Le sens des paroles de Jésus sur le pain et sur la coupe de vin s'éclaire du rapport à la vie de Jésus. Le pain est rompu – il s'agit d'un geste de fraction. Le pain est mis en relation avec le corps. Ainsi le pain rompu fait référence à la mort de Jésus dont la souffrance, les tortures et la mort sur la croix sont une violence que symbolise le fait de rompre le pain. De même, la coupe de vin (en hébreu on dit « sang de la grappe ») évoque le sang versé lors de la Passion, une vie donnée jusqu'au bout puisque le sang est en hébreu le principe de la vie.

Par ces gestes, Jésus donne le sens de la mort qu'il assume et à laquelle il a consenti. Il indique que cet achèvement douloureux n'est pas à ses yeux un accident, le fruit d'une erreur, mais que c'en est un élément important où s'inscrit le dynamisme même de sa vie et la manière dont Dieu entend faire advenir son règne.

Les paroles du dernier repas ont un effet de conclusion pour la vie de Jésus et fonde une mémoire qui se rattache à ce geste.

1.3. Sueur de sang

Le trouble de Jésus devant l'imminence de la mort est plus fort encore dans les récits de ce qui s'est passé à Gethsémani, événement connu par les synoptiques. Le mot « Gethsémani » se traduit par « pressoir à huile » ; le terme de pressoir a une valeur symbolique. C'est un lieu où l'oppression intérieure est maximale. Luc l'exprime avec le maximum de force quand il écrit : « *Entré en agonie, Jésus priait de façon plus instante, et sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre* » (Lc 22, 44). L'évangile de Luc et les synoptiques décrivent la détresse de Jésus avec réalisme. Un point essentiel me semble devoir être retenu de cet épisode : l'unité de l'être de Jésus. La douleur de Jésus participe de la chair et de l'esprit, de l'âme et du corps. Pas de séparation des deux éléments de la vie. La mort vécue est une détresse de l'âme qui se révolte contre l'injustice qui est inscrite dans le fait de devoir mourir dans des conditions aussi infamantes.

En conclusion, il est important de souligner que Jésus n'a pas esquivé le drame que représente la mort vécue.

2. La volonté du Père

L'attention des évangélistes ne s'inscrit pas dans la problématique ultérieure qui a mis en doute la réalité de l'humanité de Jésus. Dans les évangiles, il est clair que Jésus est un être de chair et de sang et qu'il vit la douleur dans toutes ses dimensions. Dans ce cadre, il est possible de relever la motivation de la décision de Jésus : son consentement à la volonté du

Père. Elle se fait dans la prière. Pour la comprendre, il faut se référer à ce que disent les Écritures où Jésus voit la volonté de Dieu. Plusieurs figures sont disponibles pour le messianisme qu'adopte Jésus selon une figure royale ou prophétique.

2.1. Un roi humilié

Si les textes prophétiques annoncent un messie glorieux, il n'y a pas que des images de gloire. Jésus lit dans les Écritures ce qui concerne un messie souffrant. Il le trouve dans la figure royale elle-même, celle qui rapporte la situation de détresse du roi David, dans les titres des psaumes de l'ensemble des psaumes qui lui sont attribués explicitement. On ne retiendra pas ici les psaumes de la détresse commune comme 53 : *Pour la maladie*, mais les psaumes de la persécution et de la trahison, dont voici le relevé. Psaume 52 : *Quand Doëg l'édomite vint avertir Saül en lui disant : David est entré dans la maison d'Abimélek* ; 54 : *Lorsque les Ziphéens vinrent dire à Saül : David n'est-il pas caché parmi nous ?* ; 56 : *Quand les Philistins s'emparèrent de lui à Gat* ; 57 : *Quand il s'enfuit de devant Saül dans la caverne* ; 59 : *Quand Saül envoya surveiller sa maison pour le mettre à mort* ; 60 : *Quand il lutta avec Aram Naharayim et Aram de Choba et que Joab revint pour battre Edom dans la vallée de Sel* ; 63 : *Quand il était dans le désert de Juda*.

Le contenu des psaumes a aussi du sens. Ainsi le dernier psaume de cet ensemble davidique est un cri de détresse : « *Et moi, pauvre et malheureux, Ô Dieu viens vite ! Toi, mon secours et mon sauveur ne tarde pas* » (Ps 70, 6).

La figure du « fils de David » est celle d'une victime de la violence et de l'injustice des hommes.

2.2. Le prophète persécuté

Un autre ensemble de textes porte sur le prophète persécuté. La première figure est celle du prophète Jérémie. Celui-ci en effet a lié étroitement son destin personnel à sa mission et introduit une prédication en « je » et des lamentations où ses souffrances font partie de son message.

Le texte de référence est l'ensemble des quatre textes dits « chants du serviteur ». Ils sont utilisés dans les récits de la Passion pour montrer que la mort de Jésus est un accomplissement des Écritures. Jésus n'ignore pas ces textes qui font partie de son message quand il prend la position du serviteur avec le lavement des pieds lors du dernier repas.

Notons que l'importance de ces textes est si grande que dans le récit de la passion les évangélistes ont fait un rappel constant de ces textes et même un lien explicite. Ils ont corrélativement fait silence sur d'autres aspects qui intéressent les historiens d'aujourd'hui et qui ne jouaient alors un rôle important – ne serait-ce que parce que la scène de crucifixion faisait hélas partie de l'actualité dans l'empire romain.

2.3. Le prix du juste

Une autre référence à l'Écriture peut être indiquée dans le contexte. Judas livre Jésus pour un salaire de 30 sicles d'argent. C'est le prix d'achat d'un esclave comme on le voit en Za 11, 12. De même, Joseph vendu par ses frères 20 sicles d'argent représente aussi celui qui a été vendu puis par sa « passion » est devenu le sauveur de ses frères. Joseph est une figure du sauveur qui a connu l'épreuve. Il le manifeste aussi par le pardon qu'il leur accorde – comme Jésus pardonne aux disciples qui l'ont trahi.

3. Mourir dans la foi à la résurrection

L'acceptation de la mort montre l'importance de la foi en la résurrection. Elle n'est en rien évidente. Jésus surmonte cette inévidance.

Jean en donne le sens dans le récit de la vie de Jésus qui est présentée comme un procès coextensif à son activité à Jérusalem, depuis la purification du Temple, jusqu'à la condamnation par le Tribunal suprême. Il apparaît dans le procès que Jésus assume l'exigence de la vie, surmonter la mort.

3.1. Le grain jeté en terre

Dans le chapitre 12 qui dit la fin de la vie publique de Jésus, un autre passage est essentiel pour comprendre sa démarche et son acceptation du passage par la mort : « *Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* » (12, 24).

L'image de la vie est donc associée à la mort, ici présentée comme la condition de la fructification et de l'abondance qui profite à d'autres. L'image se réfère à une loi fondamentale de la vie, comme si Jésus disait quelque chose qui concernait d'autres que lui.

Ce que vit Jésus n'est pas un « accident », un incident de parcours, mais bien une exigence fondamentale de la vie. L'acceptation de la mort a une finalité, l'abondance de la vie qui viendra ensuite. Or qui veut la fin, veut les moyens. Pour que vienne cette abondance, Jésus accepte de passer par la mort – comme le grain de blé. Il était seul ; il devient multitude.

3.2. Se perdre pour trouver la vie

Dans le déroulement de la persécution qui l'entoure et le menace, Jésus prolonge sa situation personnelle sur la condition même de la vie des disciples. Il dit en effet : « *Qui aime sa vie en ce monde la perd ; et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle* » (12, 25).

Les parallèles avec les évangiles synoptiques attestent que ce propos est un élément fondamental pour comprendre que Jésus se place en tête de tous ceux qui sont persécutés pour la justice et qui arriveront à la vie éternelle. La volonté de Dieu est que les justes participent à la vie éternelle qui suppose le passage par la mort. La figure de référence est celle du martyr. Jésus accepte de prendre la tête du peuple des témoins de l'espérance en la vie éternelle.

3.3. Le bon pasteur

Les propos du chapitre 12 de l'évangile de Jean donnent sens à l'image employée par Jésus au chapitre 10, celle du bon pasteur. Jésus dit : « *Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire qui n'est pas le pasteur et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit-il venir le loup, il laisse les brebis et s'enfuit. [...] Je suis le bon pasteur [...] je donne ma vie pour mes brebis* ». (10, 11-15).

Il est important de noter que Jésus se réfère à la volonté du Père et qu'il affirme en même temps sa maîtrise de la situation. Il y entre volontairement et par un mouvement personnel. Il déclare : « *Personne ne m'enlève la vie [...]. Je la donne de moi-même. [...] ; tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père* » (10, 18).

Conclusion

Les textes des évangiles présentent Jésus dans le mouvement de l'accomplissement d'une mission qui a toute son adhésion. Il entend accomplir cette mission jusqu'à son terme et pour cela franchir les obstacles, fut-ce par le don de sa vie. Le moment de la mort est appelé par deux termes qui se complètent. D'une part, chez les évangiles synoptiques, le mot « coupe » qui désigne l'amertume dans les expressions courantes ; d'autre part, le mot « heure » qui fait image temporelle, pour référer un accomplissement du temps selon ce qui était prévu. Ceci renvoie à la volonté du Père que Jésus prie.

Devant l'imminence de la mort, Jésus éprouve une grande douleur. Celle-ci est extrême. Elle manifeste l'aversion de Jésus face à la mort. Jésus n'est pas fasciné par la mort. Il y voit une nécessité dans l'accomplissement de sa mission.

Le lien entre la mort et l'accomplissement de la mission reçue apparaît dans l'évangile de Jean. L'image du grain tombé en terre et qui porte du fruit comme celle du berger qui donne sa vie pour le troupeau disent que Jésus accepte sa mort pour les autres, « pour la vie du monde ».

Il est clair que l'évocation faite à partir des textes des évangiles ne peut aller au plus intime de la conscience de Jésus. Il y a l'abîme de la liberté humaine et du lieu où se prend une décision.

Enfin, il est sans doute utile de relever qu'en tout acte d'obéissance, il y a un point obscur. En effet, obéir, c'est agir à la parole d'un autre là où de soi-même on ne saurait que faire. Ce point aveugle est le lieu de l'épreuve et la tentation. C'est aussi le lieu où Jésus s'est avancé pour y faire advenir le salut.

Troisième étape

La mort vécue

(Les paroles de Jésus en croix)

La mort de Jésus fut celle que les Romains infligeaient aux esclaves. C'est un terrible supplice que la croix, car à la souffrance de la crucifixion par les clous s'ajoute la pendaison et l'asphyxie qui s'en suit. L'art doloriste a souligné ce point et représenté la souffrance corporelle de Jésus. Mais ce n'est pas la seule dimension de la souffrance humaine. La souffrance est morale, psychologique et spirituelle, selon les éléments qui constituent l'être humain dans sa richesse. C'est toute cette dimension qu'il faut considérer dans la mort de Jésus qui n'est hélas pas celle de l'homme qui a été le plus torturé dans la triste histoire humaine. C'est dans toutes les profondeurs de la souffrance qu'il importe de se situer pour comprendre quel est le mystère du salut. Pour ce faire, il faut prendre appui sur ce que les évangiles ont dit de la mort de Jésus en croix.

Un accès à ce qui a été vécu par Jésus est possible quand on considère les paroles dont on peut penser qu'elles ont été transmises par celles et celui qui était au pied de la croix, mais aussi par les témoins qui n'étaient pas du nombre des disciples, Simon de Cyrène ou le centurion qui s'exprime dans l'évangile de Marc. À partir de cet ensemble de phrases, on peut bâtir une théologie qui écarte les deux défauts habituels : le débordement affectif appuyé sur les dévotions populaires, mais aussi le fait d'appliquer au récit de la passion ce qui a été

construit ensuite selon des théologies étrangères à la démarche des évangiles. C'est la raison pour laquelle, notre souci de dire le sens littéral des évangiles doit être mis en œuvre fidèlement.

1. Trois paroles du Christ

Dans les récits de la passion, il y a plusieurs paroles du Christ. Elles sont l'objet de diverses œuvres de spiritualité et d'art (chemin de croix, oratorios comme les « Sept paroles du Christ en croix »...). Pendant « le chemin de croix » : « *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes...* » (Lc 23, 28). On retient souvent : « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* » (Lc 23, 34). Puis les paroles dites sur la croix : au larron : « *En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis* » (Lc 23, 43), à sa mère : « *Femme voici ton fils* » (Jn 19, 26), au disciple : « *Voici ta mère* » (Jn 19, 27), aux acteurs de son exécution : « *J'ai soif* » (Jn 19, 28).

Pour notre réflexion, ce sont les trois dernières paroles qui importent pour comprendre ce que fut la mort vécue par Jésus. D'une part, ce sont les dernières paroles de Jésus qui expire sitôt après les avoir prononcées ; elles sont au plus près du moment de la mort. D'autre part, elles n'ont pas la même tonalité, ce qui ouvre sur la question de la manière dont Jésus a vécu sa mort. En saint Matthieu on lit : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27,46), en saint Luc : « *Père, entre tes mains, je remets mon esprit* » (Lc 23, 46) et en saint Jean : « *C'est achevé* » ou « *Tout est accompli* » (Jn 19, 30). La lecture de ces trois paroles invite à poser la question : Jésus est-il mort dans le désespoir, dans la confiance ou dans le souci d'achever une mission ? Faut-il choisir entre ces trois « tonalités » affectives ou spirituelles ? Ne faut-il pas trouver un principe d'unité qui renvoie à ce qui relève explicitement du mystère du salut ? Pour le faire nous devons mettre en œuvre un élément qui a joué un rôle très important dans la rédaction des évangiles : la référence aux Écritures. Celles-ci expriment la volonté de Dieu ; Jésus a assumé cette conviction dans sa démarche. La référence aux psaumes et aux prophètes est très importante. Il faudra donc avoir le souci de découvrir quels textes sont cités, explicitement ou implicitement.

1.1. Marc et Matthieu

La parole la plus citée dans la théologie et la piété est « *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ?* » ; elle est rapportée par Matthieu (27,45) et Marc (15,34). Cette parole est le plus souvent citée, car elle marque la douleur et le scandale de la mort en posant un pourquoi face à la partie sombre et scandaleuse du mal. Cette dramatique est soulignée par la mention du fait que Jésus pousse un grand cri.

Jésus se déclare « abandonné de Dieu ». C'est un fait : Dieu n'est pas venu à son secours. Mais ce constat n'a pas de sens si on ne creuse le sens du verbe employé : « abandonné ». Ce verbe est employé dans de nombreuses prières, dans les psaumes en premier lieu ; il est employé dans le cadre d'un appel et donc en lien avec une espérance de salut, comme dans le psaume 16, 10 (psaume messianique cité dans les Actes des apôtres 2, 27) : « *Tu n'abandonneras pas ton serviteur dans les enfers* ». Jésus reprend la prière des psaumes : « *Ne m'abandonne pas Seigneur* » (Ps 27, 9 ; 38, 22 ; 119, 8 ; 14, 8 LXX). Face à la mort imminente et dans le supplice de la croix, Jésus constate que Dieu le laisse aux mains de ses ennemis qui se moquent de lui : « *Il a compté sur Dieu ; s'il l'aime, qu'il le délivre !* » (Mt 27, 43). Jésus s'éprouve abandonné par Dieu à la mort ignominieuse.

Il y a un autre élément de cet appel. Il est éclairant de noter que Jésus dit « Mon Dieu, mon Dieu », alors que dans les autres textes de la Passion, il l'appelle « Père ». C'est une

citation. Elle a sans doute un sens théologique si on pense que dans cette situation, il s'adresse à Dieu dans la situation de toute créature face à Dieu. Est-ce une identification à la condition de toute créature face à son créateur ? On peut le penser. Ce qui est sûr c'est que cette parole de Jésus contient deux éléments : d'une part, la question et, d'autre part, un appel qui maintient le lien avec Dieu - donc un « pourquoi » vécu dans la foi. La relation est présente, même si elle n'est pas ressentie comme vivifiante. C'est dans la tension entre ces deux éléments (l'appel et la question ouverte) que réside le mystère de ce que vit Jésus au moment de sa mort. Le pourquoi n'a pas de réponse sur le champ.

Matthieu fait suivre la mort de Jésus de signes cosmiques qui relèvent de l'eschatologie (tremblement de terre, obscurcissement du ciel, tombeaux qui s'ouvrent). Marc est plus sobre et très original. Il cite une phrase dite par le centurion : « *Vraiment cet homme était Fils de Dieu* » (Mc 15, 39) – allusion au texte du livre de la Sagesse (2, 16-18). C'est après la mort que le sens paraît. Une fois que tout est accompli que les choses dévoilent leur sens

1.2. Luc

L'évangile de Luc cite une autre parole de Jésus juste au moment de sa mort : « *Père, entre tes mains, je remets mon esprit* » (Lc 23,46). La tonalité est très différente de celle de Matthieu et Marc. La parole de Jésus a une dimension de plénitude et de maîtrise de soi. Elle suit l'épisode de Gethsémani où Jésus a pleinement remis sa vie aux mains de son Père dans une parfaite obéissance. Tout se passe comme si Tout avait été noué et dénoué à Gethsémani, puisque Luc emploie le terme « agonie » Lc 22, 44). Pour cette raison, dans le récit de la Passion, Jésus paraît maître de lui-même. Il accueille celui qui l'a livré à ses ennemis (22, 48) ; il guérit le garde blessé par Pierre (Lc 22, 51) ; il est plein de dignité devant le tribunal (Lc 22, 67) ; il se tait devant Hérode (23,9) ; il prie pour les bourreaux (Lc 23, 34) ; il promet le paradis au brigand qui s'adresse à lui dans la reconnaissance (Lc 23,43). La dernière parole de Jésus s'inscrit dans ce même contexte, celui d'une situation maîtrisée. Jésus apparaît dans un climat de force, de maîtrise de soi et bienveillance face à la violence.

Un autre élément est important à relever ici. Jésus s'adresse à Dieu qu'il nomme « Père ». Là encore, nous retrouvons la citation d'un psaume : « *Tire-moi du filet qu'on m'a tendu, car c'est toi ma force ; en tes mains je remets mon esprit, c'est toi qui me rachète, Yahvé* » (Ps 31, 5-6). Que ce psaume soit celui de la prière du soir n'est pas sans intérêt, car la mort a rapport avec le sommeil dans toutes les cultures et le terme « réveil » est une racine du mot résurrection.

Le sens de la parole ultime de Jésus est différent de celle de Matthieu qui la place dans le combat. Ici le combat est achevé et Jésus meurt dans la confiance en celui qui peut lui donner la victoire. Non la sienne, mais celle de Dieu ! Il se manifeste donc comme fils dans la confiance.

1.3. Jean

En saint Jean la dernière parole de Jésus est différente. Elle est liée à la parole précédente qui fait entendre un appel référé à l'accomplissement des Écritures : « *Pour que l'Écriture fut parfaitement accomplie, Jésus dit : J'ai soif* » (Jn 19,28). Cette mention explicite de l'accomplissement des Écritures signifie que l'appel de Jésus ne se réduit pas à la demande d'un moribond torturé par la soif ; le mot « soif » évoque bien davantage dans la tradition biblique. La soif a rapport avec le désir. Le mot « désir » joue un grand rôle dans le récit de la Passion. Dans l'évangile de Jean le mot peut être rattaché à ce qui est appelé « œuvre » et qui désigne la mission qu'il a acceptée et accomplie. Le désir de Jésus est de

réaliser pleinement la volonté du Père qui lui a confié la mission de prendre la tête du monde nouveau. Jésus est désireux de conduire ceci à son achèvement. Le mot « œuvre » est essentiel pour la théologie de saint Jean. Par exemple : « *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et mener son œuvre à bonne fin* » (Jn 4, 34) ; « *J'ai plus grand que le témoignage de Jean : les œuvres que le Père m'a donné de mener à bonne fin* » (Jn 5, 36) ; « *Jésus pria ainsi : Je t'ai glorifié sur la terre en menant à bonne fin l'œuvre que tu m'as donnée à faire* » (Jn 17, 4-5). Jésus inscrit toute sa vie dans l'œuvre qu'il doit faire dans l'obéissance à son Père. La Passion est la conséquence de ces œuvres qui ont causé son procès et suscité la haine qui y préside.

Le thème de l'achèvement se trouve chez Isaïe, à propos de la parole de Dieu qui ne remonte pas avant d'avoir achevé sa mission : « *De même que la pluie et la neige descendent des cieux et n'y retournent pas sans avoir arrosé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer pour fournir la semence au semeur et le pain à manger, ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche, elle ne revient pas vers moi sans effet, sans avoir accompli ce que j'ai voulu et réalisé l'objet de sa mission* » (Is 55, 11). Ainsi la soif que tout soit réalisé est-elle encore présente au moment où Jésus vit sa mort. Il la vit comme l'achèvement de sa mission.

L'expression « tout est accompli » s'entend en ce sens. Le service demandé est accompli ; Jésus a achevé sa mission de serviteur. Il est comme l'eau qui fécondé la terre ; il peut revenir au Père qui l'a envoyé.

Au terme de ce relevé rapide, on constate que trois éléments se trouvent dans l'ultime parole de Jésus, différente selon chaque tradition de l'évangile. Peut-on consentir à cette irréductible diversité ? Ce serait porter atteinte à l'historicité des récits de la Passion. Ce serait aussi une esquive de vouloir en choisir une à l'exclusion des autres. Il faut les entendre toutes ensemble de manière symphonique. C'est ce que fait Xavier Léon-Dufour dont nous reprenons les analyses.

2. L'unité d'une vie et d'une prière

Pour saisir l'unité de ce qui est dit si diversement, il faut revenir à l'événement. Lorsque Jésus est sur le point de mourir en croix, les évangiles disent sa dernière parole et celle-ci indique la manière dont Jésus a vécu la mort. Ce n'est pas un discours abstrait sur la mort, ce n'est pas non plus la douleur de la mort d'autrui, mais la mort vécue dans le plus intime.

2.1. Une relation maintenue dans la prière

Dans les trois paroles, une chose apparaît : Jésus est en lien avec Dieu qu'il appelle comme son Père. Jésus est crucifié dans de grandes douleurs physiques et morales ; mais en cette situation extrême, il ne rompt pas avec Dieu. Il reste en relation avec lui par la prière. Ceci est commun aux quatre évangiles.

L'appel et la prière sont une reconnaissance que toute issue humaine est désormais impossible. Il s'en remet donc à Dieu qui seul peut faire quelque chose, le faire vivre. Mais entre le moment présent de la souffrance et de la solitude face à la mort et le moment espéré d'une résurrection, se trouve un espace inconnu et un temps insaisissable. Il y a le vide ou « un trou noir ». Une plongée dans le néant. C'est donc l'effroi de la séparation d'avec les réalités de la vie. Dans la dernière parole de Jésus, il y a les harmoniques contrastées de ce qui peut être vécu au moment de la mort : angoisse et détresse, mais aussi remise de soi et abandon à une volonté plus grande que soi-même. On peut donc reconnaître qu'en vivant sa

mort, Jésus est resté en relation avec le Père, et cela par la prière – sur tous les tons de la prière : sérénité, angoisse, abandon et confiance.

L'évangile de Marc souligne ce fait en donnant la parole au centurion romain. On lit « voyant qu'il avait expiré, le centurion dit : *Celui-ci est Fils de Dieu* » (Mc 15,39). On reconnaît ici une référence au livre de la Sagesse qui présente le destin du martyr (Sg 2,10-20) qui est rejeté avec d'autant plus de cruauté qu'il se présente comme « enfant de Dieu » (v. 16-18). Ce qui importe ici c'est que la remarque soit faite par un témoin sitôt après la mort de Jésus. Ce n'est pas une reconnaissance qui vient après la résurrection, mais sur la manière même dont la mort est advenue. Dans la manière de mourir de Jésus quelque chose atteste son lien à Dieu. Dououreux dans l'obéissance ou paisible dans la confiance, Jésus vit en relation avec Dieu, de quelque manière qu'il soit invoqué soit par « père », soit par « mon Dieu ». Dans cette unité, les différences entre les trois paroles ultimes trouvent leur cohérence profonde.

2.2. Le cri de Jésus

Le cri de Jésus en Marc et Matthieu : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné » est donné sous deux versions ; en Matthieu on lit : « *Eli, Eli, lema sabachtani* » ; Marc porte : « *Elôï, Elôï, lema sabachtani* ». On a de l'hébreu et de l'araméen.

Il est clair qu'il y a là une citation du premier verset du psaume 22. Ceci s'inscrit dans l'ensemble des récits soucieux de montrer l'accomplissement des Écritures puisque les psaumes sont souvent cités dans le récit. Mais cette réponse ne suffit pas. Il faut comprendre le sens de cette parole. Est-ce révolte, angoisse ou simple demande d'aide ?

Pour répondre une piste intéressante est celle qui est développée par X. Léon-Dufour. Celui-ci est soucieux de retrouver les mots mêmes de Jésus, à partir de l'erreur d'interprétation faite par les gardes. Ceux-ci entendent un appel à Élie. Comment passer de « *Eli* » ou « *Elôï* », au nom du prophète *Eliya* ?

Pour entendre un appel à Élie, des exégètes ont reconstitué l'appel en araméen. Les gardes auraient entendu « *Elia'ta'* ». Donc le nom d'Élie (*Elia*) puis *Ta'* ; ce dernier terme est l'impératif du verbe '*ata* qui signifie « venir », comme à la fin de l'apocalypse « *Marana'ta* : viens Seigneur ! ». Les exégètes proposent de garder les mêmes sons, mais avec une autre césure, une scansion ou accentuation différente. Les syllabes sont les mêmes, mais le mouvement différent ; on aurait *Eli'ata'*. Cette expression serait alors un appel à Dieu sous l'invocation « mon Dieu » (*Eli*). La deuxième partie de l'expression ('*ata*) est un appel « toi » ou « c'est toi ». Jésus aurait lancé l'appel « mon Dieu, c'est toi », dont il est important de remarquer que c'est une expression de la foi souvent employée dans les psaumes.

Le psaume 22 porte au verset 11 : « *Dès le ventre de ma mère, mon Dieu c'est toi* ». Le psaume 31 dit au verset 15 : « *Je compte sur toi, Seigneur, et je dis : Mon Dieu c'est toi* ». Le psaume 63 commence en proclamant : « *Dieu, mon Dieu, c'est toi. Dès l'aube je te désire ; mon âme a soif de toi* » (v.2). On retrouve donc l'expression dans les trois psaumes qui sont implicitement ou explicitement présents dans les trois paroles de Jésus. Une quatrième occurrence est dans le *Hallel* qui achève le repas pascal : « *Mon Dieu, c'est toi ! et je te célèbre* » (Ps 118, 28). Cette référence pascale est importante au plan théologique.

Si les gardes pensent à Élie, ce n'est pas sans raison théologique. Ce sont des juifs au service des Romains pour la police du Temple. Ils sont donc pétris d'une certaine espérance juive, celle qui attend le retour d'Élie pour la fin des temps. Ils sont donc restés étrangers à la prédication de Jean-Baptiste et de Jésus. Les évangélistes se situent dans la foi pour laquelle « Élie est déjà venu ». Le rapport entre Jésus et Dieu est immédiat : le Règne de Dieu est venu.

Tel serait donc l'événement : Jésus aurait appelé Dieu dans un appel de confiance radicale. Jésus maintient donc contre toute apparence qu'il n'est pas abandonné de Dieu, même dans sa mort, à l'instant le plus insaisissable – puisque nul n'est revenu de la mort pour le dire.

2.3. Interprétations

Le dernier appel de Jésus est donc l'affirmation d'un lien avec Dieu. L'interprétation du texte dans sa brièveté est diverse. Les soldats et autres ennemis de Jésus n'y comprennent rien ; ils restent dans le cadre eschatologique où l'on attendait le retour d'Élie – dont l'évangile dit qu'il est venu. D'autres manières de le comprendre sont alors possibles.

Une première manière de la comprendre est celle de la lamentation qui accompagne la mort. La lamentation insiste sur le drame de la mort dans tous les éléments de la douleur : souffrance physique, souffrance de la séparation, souffrance de l'inconnu de l'au-delà de la mort que l'on ne peut se représenter. C'est la souffrance de celui qui s'éprouve perdu et s'adresse à son Dieu comme à son seul recours. C'est la manière de Matthieu qui souligne la réalité de la douleur et le scandale de la mort du juste.

Une autre manière est celle de Marc qui achève le temps de la vie de Jésus. La parole du centurion reconnaît que Jésus était le juste par excellence. C'est la confession chrétienne de la mort comme passage vers le salut.

Une autre manière est celle de Luc qui montre en Jésus le modèle du martyr qui s'abandonne à Dieu. Il le fera aussi dans le récit de la mort d'Étienne (Ac 7, 59). Ce n'est pas pour éluder la difficulté ni le scandale de la mort, mais pour donner l'exemple du salut qui advient.

Enfin, Jean entend la dernière parole comme un achèvement et un accomplissement de la mission reçue du Père.

Il faut noter que si l'on ne prend qu'une seule interprétation, on peut s'égarer en ne mettant plus la parole dans son contexte. On peut faire de Jésus la figure de l'athée qui s'en prend à Dieu, ou inversement de celui qui a traversé la mort sans trop de souci tant était grande sa certitude, ou encore de voir en Jésus un être tellement différent qu'il ne vit plus la dure réalité humaine. Ces interprétations n'entrent pas dans le projet des évangélistes qui écrivent dans le cadre d'une confession de foi avec le souci d'enraciner l'espérance du salut dans le drame de la mort du juste. Pour eux, il y a à la fois la douleur et la confiance – chose difficile à unir dans notre vie.

3. Lectures théologiques

La parole de Jésus au moment de sa mort a inspiré bien des développements qui font partie de l'héritage chrétien. Même s'ils s'éloignent de la manière de lire le texte dans son sens littéral, ils font partie de la tradition théologique. Ils doivent être situés.

3.1. Lecture mystique

La parole « mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » a été lue dans la tradition mystique qui a identifié ce que a vécu Jésus avec les éléments de leur expérience – depuis le XIV^e siècle. Pour eux, Jésus ne dit pas seulement l'angoisse d'un homme torturé, mais il vit la souffrance de l'âme qui vit dans les « nuits mystiques », le drame de l'abandon de Dieu. C'est une lecture nouvelle. Car alors on ne dit plus que Jésus est abandonné par Dieu à ses ennemis, mais qu'il est abandonné de Dieu. On y voit une dérélition plus profonde que

d'être livré aux mains des impies. Certains vont jusqu'à dire que Jésus a vécu alors la peine de l'enfer (« peine du Dam »), celle de ceux qui souffrent de l'absence de Dieu

Cette interprétation est récente. Elle n'est pas présente avant le XIV^e siècle dans la tradition chrétienne. Elle a été développée au XX^e siècle, en partie à cause des propos d'Urs von Balthasar dans son ouvrage *Le Mystère Pascal* et dans son interprétation de la descente de Jésus « aux enfers ». Jésus aurait rejoint les damnés eux-mêmes.

Cette lecture est en contraste avec une autre lecture spirituelle qui relève que les paroles de Jésus sont le premier verset du psaume 22. On pense que la mise de ce verset sur les lèvres de Jésus ne se limite pas à une phrase, mais renvoie à une lecture globale du psaume. On lit donc le psaume jusqu'à son terme et on retrouve une certitude en la victoire donnée par Dieu – comme si Jésus acceptait sa mort parce qu'il savait que l'issue serait le salut.

Cette manière de importer des éléments qui ne sont pas littéralement dans le texte. Il faut donc revenir à une dimension plus précise du texte. Ceci vaut également pour les considérations théologiques.

3.2. Théologie trinitaire

Une interprétation moderne a été développée dans la théologie luthérienne (Moltmann) qui introduit une considération sur la souffrance de Dieu, dans une perspective explicitement trinitaire. Si l'on confesse en Jésus le Verbe incarné, selon la théologie des grands conciles et dans leur perspective métaphysique, la souffrance de Jésus en croix est celle de la personne du Verbe et donc vécue par l'être même de Dieu. Il faut donc parler d'une souffrance de Dieu en la trinité des personnes divines. Si seul le Verbe incarné est crucifié, sa souffrance a un retentissement chez les autres personnes divines, à raison de leur lien d'amour. On peut donc introduire un propos sur la « souffrance de Dieu ». Le Père souffre avec son Fils à raison de la relation fondatrice de leur être. Ainsi la souffrance de Jésus et la profondeur de sa détresse spirituelle a-t-elle un écho dans la vie intime de toutes les personnes – non seulement ce qui est vécu par le Verbe (dans la passion), mais par le Père par compassion.

Cette théologie a le mérite d'écarter la théologie sacrificielle qui a dominé la culture de l'âge classique en lien avec l'affirmation de la valeur rédemptrice de la souffrance. Cette théologie est fondée sur une parole de saint Paul : Jésus devenu « malédiction pour nous » (Ga 3,13), interprétée en termes de colère : Jésus a porté la colère de Dieu, tel un paratonnerre, il aurait pris sur lui violence du « courroux divin » comme le disent les cantiques du XIX^e siècle. Bourdaloue dit : « Frappez, Seigneur, frappez il (Jésus) est disposé à recevoir vos coups ; et, sans considérer que c'est votre Christ, ne jetez plus les yeux sur lui que pour vous souvenir qu'en l'immolant vous satisferez cette divine haine dont vous haïssez le péché » ou encore Bossuet : « La divinité a trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très étroite de Dieu et de l'homme avec cette extrême désolation où l'homme Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine ». On voit le vocabulaire de la théologie sacrificielle (immoler...) dont il faudra parler ensuite.

On voit donc la difficulté de projeter sur un texte une théologie déjà constituée par ailleurs. Il faut rester au plus près du texte.

3.3. Lecture sotériologique

Un autre aspect me semble important. Pourquoi Jésus a-t-il accepté sa mort ? Par obéissance ? Mais pourquoi cette obéissance ? La réponse se trouve dans la cohérence de la mission qu'il a reçue du Père.

Or celle-ci est de le constituer sauveur de l'humanité. Jésus est en effet « premier né d'entre les morts ». Cette situation est celle de celui qui a pris la tête de l'humanité pour la conduire au Père. Cette théologie est présente dans l'épître aux Hébreux.

Pour prendre la tête de l'humanité, il faut que le sauveur ait vécu tout ce que vivent ceux qui souffrent et meurent. Il faut donc qu'il passe par la mort dans les conditions où la mort est la plus scandaleuse : celle du juste mis au rang des assassins.

Conclusion

Au terme de l'étude du sens littéral des récits évangéliques, c'est un visage très réaliste de Jésus qui apparaît. Il est dans la perfection de son humanité. Il est dans la force et la résolution en même temps que dans une très grande sensibilité.

La souffrance de Jésus est à tous les niveaux de souffrance humaine ; corporelle, morale, psychologique mais aussi spirituelle. Cette souffrance a-t-elle une valeur comme telle ? Nous répondons que ce n'est pas la souffrance qui fait la valeur de l'acte posé, mais l'acte qui a de la valeur.

L'acte de Jésus, « son œuvre » dit saint Jean, s'inscrit dans la réalisation d'une mission. Jésus n'est pas né messie une fois pour toutes à Bethléem ; il l'est devenu par tout le chemin de sa vie. Il a pris la tête du peuple de la nouvelle alliance. Il a voulu prendre la tête de toute l'humanité (et de toute la création). Il a donc pris aussi la détresse et les éléments scandaleux de la condition humaine.

La mort n'est pas vécue pour elle-même – par amour du néant ou par fuite de la difficulté - mais comme le passage vers le Père avec le souci de prendre la tête de l'humanité nouvelle. Il fallait donc aller à la recherche de la brebis perdue... et affronter les forces qui sont au principe de la perte de la brebis.

Il faut noter enfin la dimension liturgique des textes. Les évangiles s'inscrivent dans une dimension liturgique – en premier lieu l'évangile de Marc qui donne le cadre du déroulement de la liturgie pascale. Cet aspect explique pourquoi le récit est articulé étroitement aux textes de la Bible lus comme annonce de la passion et prophétie de la résurrection.

Saint-Matthieu de Trévières, 28, 29 et 30 mars 2013
Jean-Michel Maldamé